

La route des villégiateurs

Marcel Samson

Numéro 40, été 1988

La villégiature au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Samson, M. (1988). La route des villégiateurs. *Continuité*, (40), 12–15.

LA ROUTE DES VILLÉGIATEURS

Dans sa quête d'un refuge estival, une aristocratie de vacanciers a tracé l'esquisse du Québec touristique.

par Marcel Samson

Avant même le développement des grandes stations à la mode fréquentées surtout par la grande bourgeoisie anglaise et américaine, le petit village de Kamouraska fut sans doute, selon le géographe Roger Brière, «la plus ancienne villégiature du Bas-du-Fleuve et probablement le plus ancien rendez-vous d'été du Québec»¹. On y accédait par goélette ou par diligence, à partir de Lévis. Roger Brière rapporte les propos d'Arthur Buies, grand chroniqueur et voyageur de

la fin du XIX^e siècle, qui affirmait que «les autres endroits ne comptaient pas» et que le manoir du seigneur Taché (grande bourgeoisie politique de l'époque) «avait reçu pendant un quart de siècle, tout ce que le pays renfermait d'hommes éminents dans la vie publique, ou distingués par la naissance ou la position»². En peu de mots, au cours de la première moitié du XIX^e siècle surtout, Kamouraska était le rendez-vous estival de l'élite canadienne-française.

Le lac des Sables à Sainte-Agathe-des-Monts, un des premiers endroits fashionable des Laurentides. Un cliché de Notman vers 1900. (photo: Archives Notman, Musée McCord)

Le vapeur Canada sillonnait dès 1867 les eaux du Saint-Laurent et du Saguenay. Au quai de Cap-à-l'Aigle, vers 1900. (photo: Archives Notman, Musée McCord)





En 1853, avec le début des liaisons par bateau à vapeur entre les principaux villages en aval de Québec et, facteur encore plus déterminant, avec l'avènement du chemin de fer en 1860, d'autres centres de villégiature se développent et deviennent vite célèbres: Tadoussac, Métis-sur-Mer, Cacouna et l'endroit le plus réputé d'entre tous: Murray Bay ou La Malbaie. À La Malbaie, et particulièrement dans le village de Pointe-au-Pic, les villas et les hôtels poussent comme des champignons à partir des années 1860; plusieurs villageois aménagent leur maison pour recevoir des pensionnaires, ce qui constitue un revenu d'appoint intéressant. Mais les visiteurs qui viennent à La Malbaie en cette deuxième moitié du XIX^e siècle non seulement fréquentent un endroit à la mode mais encore forment-ils une société très fermée... Selon Philippe Dubé, *«L'idée première de ce nouvel art de vivre est de se sentir, pour quelque temps à tout le moins, un aristocrate»*³.

C'est cependant du côté de Québec qu'il faut chercher les débuts de la villégiature privée. France Gagnon Pratte situe ses origines à la fin du XVIII^e siècle lorsque le général Haldimand, gouverneur à Québec, fait bâtir une

grande villa sur les hauteurs de la falaise, près de la chute Montmorency. Par la suite, cet exemple se multiplie et d'autres villas sont construites au tournant du XIX^e siècle à Sillery, Sainte-Foy et sur les berges de la rivière Saint-Charles. Même à l'époque du Régime français, il existe, autour de Québec du moins, quelques habitations de ce type.

MONTRÉAL ET SES ENVIRONS

Dans l'île de Montréal, les petits villages canadiens-français de Longue-Pointe, puis de Pointe-aux-Trembles, où plusieurs familles de vieille souche cultivent la terre, verront arriver des notables montréalais (dont George-Étienne Cartier) qui, en acquérant quelques fermes, en feront leur grand domaine de villégiature. Vers le nord, sur les rives de la rivière des Prairies, la bourgeoisie de Montréal s'installe aussi sur les confins de terre agricole de l'île Jésus, là où sera constituée à partir du village existant la nouvelle municipalité de Laval-des-Rapides. La construction d'un premier pont de bois entre l'île Jésus et l'île de Montréal en 1847 favorise d'ailleurs la migration d'estivants. Par la suite, les ponts Viau et Lachapelle et le chemin de

fer du Nord amèneront des villégiateurs en plus grand nombre au terminus de ces voies de communication. Au tournant du siècle, quelques-uns s'y installent définitivement. La résidence secondaire est alors transformée en résidence principale. La «banlieurisation» vient de s'amorcer.

Très tôt au XIX^e siècle, des Montréalais fortunés d'origine anglo-saxonne établissent leurs quartiers d'été dans l'ouest de l'île de Montréal où se trouvent quelques paroisses de paysans francophones. Cette migration saisonnière constitue le point de départ de l'urbanisation de cette partie de l'île. Mais c'est en fait à partir de 1856, avec l'arrivée du chemin de fer, que le flux des estivants entre Montréal et l'ouest de l'île commence à s'accroître. Après la mise en service d'une deuxième ligne de chemin de fer en 1887 et des premières communications téléphoniques, c'est l'invasion.

LAURENTIDES-LANAUDIÈRE ET CANTONS DE L'EST

Sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, face à l'île de Montréal, et particulièrement entre les paroisses francophones de Varennes et de Longueuil, on trouve dès la première moitié du XIX^e siècle quelques villas appartenant à la bourgeoisie anglophone et francophone. Le mouvement s'accroît en 1860 avec la construction du pont Victoria, premier pont à enjamber le fleuve. Oeuvre gigantesque et grandiose pour l'époque, le pont va permettre un afflux beaucoup plus grand de citadins qui du coup envahissent les bords de la rivière Richelieu; ainsi Chambly devient-il un centre de villégiature important. D'autres émigrent au nord, sur les rives de la rivière des Prairies. C'est aussi l'expansion du chemin de fer qui facilite le déplacement des citadins sur la rive sud jusqu'aux Cantons de l'Est.

Le quai et le château Bel-Air de Sainte-Pétronille à l'île d'Orléans en 1904. Seuls les bateaux de croisière ont disparu. (photo: ANQ, fonds Würtele)

La région des Laurentides-Lanaudière a déjà la faveur des vacanciers depuis l'ouverture d'une route entre Saint-Jérôme et Sainte-Agathe en 1856. La création de clubs de chasse et de pêche, des «clubs de millionnaires» comme disait souvent la population autochtone, précède l'apparition de la villégiature proprement dite. Un des premiers endroits *fashionable* est le lac des Sables, près de Sainte-Agathe, où quelques villas luxueuses sont construites avant même l'édification en 1893 du premier hôtel: le Castel des Monts. À partir de 1894, les résidences secondaires apparaissent au nombre de sept ou huit par année. Ainsi, entre Sainte-Agathe et Sainte-Adèle seulement, on comptera, en 1912, cent cinquante maisons de campagne ou villas. Plus à l'ouest, Saint-Gabriel-de-Brandon sera aussi dès le dernier quart du XIX^e siècle un haut lieu de la villégiature privée.

Dans les Cantons de l'Est, les véritables débuts ont lieu sur les rives du lac Memphrémagog alors qu'en 1850, le juge Drummond de Montréal et le major Johnson, un officier de l'armée anglaise, fondent *The Hermitage Country Club* sur une magnifique propriété de soixante-

treize hectares; la route reliant Montréal à Sherbrooke est par ailleurs terminée depuis 1835. On sait aussi que dès la première moitié du XIX^e siècle un grand nombre d'Américains viennent passer l'été dans la partie méridionale du lac, soit celle qui est située dans l'État du Vermont, près de Newport. De sorte qu'au tournant du siècle, les rives du lac Memphrémagog sont parmi les lieux de plaisance les plus prisés par la bourgeoisie canadienne-anglaise et américaine.

En 1870, une ligne de chemin de fer entre Newport et Sherbrooke relie la région aux États du nord-est où des résidents du *Deep South* passaient traditionnellement l'été. Ces derniers se recréeront désormais à North Hatley «une ambiance bien à eux»⁴. Ce sont des familles américaines très riches qui contribuent, au tournant du siècle, à l'essor du village.

Autour du lac Brome par ailleurs, près du village de Knowlton, des résidences d'été de la bourgeoisie anglophone apparaissent avant la fin du siècle. Enfin, Deauville, sur les rives du petit lac Magog, possède à ce moment-là la rare distinction d'être fréquenté par une majorité de Canadiens français; ce sont principalement des gens de profession libérale et des hommes d'affaires de Montréal et, surtout, de Sherbrooke.





Rockwood, à Saint-Patrice-de-la-Rivière-du-Loup, un cottage qui illustre bien la transition entre la villa et le chalet d'été. (photo: B. Ostigey)



La «popularisation» de l'habitat de loisir se produit après la Seconde Guerre mondiale. (photo: M. Samson)



Le chalet ou «camp d'été» emprunte à la longue histoire du bungalow anglais. La salle de séjour est prolongée par une grande galerie extérieure à moustiquaire. (photo: M. Samson)

L'ESSOR DU XX^e SIÈCLE

Ces premiers points de chute de la villégiature au Québec, près des villes de Montréal et de Québec notamment, prennent de l'ampleur dès le premier quart du XX^e siècle, signe avant-coureur de la «popularisation» de l'habitat de loisir qui devait se produire après la Seconde Guerre mondiale. Cette période est marquée par la vogue des résidences secondaires et la création d'habitations beaucoup plus rudimentaires que les belles villas de jadis. Déjà, on qualifie ces nouvelles constructions de chalets et plus souvent de «camps d'été» qui, dans leurs formes les plus courantes, emprunteront à la longue histoire du bungalow anglais: salle de séjour prolongée par une galerie extérieure à moustiquaire, chambres à coucher et cuisinette rudimentaires; parfois aussi une seule pièce

qui joue à la fois le rôle de salle de séjour, de dortoir et de réfectoire. L'impact extraordinaire de l'automobile et l'extension du réseau routier entre 1925 et 1960 consacreront d'une manière irréversible la démocratisation de la villégiature.

Déjà, au cours de la première moitié du XX^e siècle, la villégiature gagne d'autres régions. Ainsi, près de Montréal, outre les Laurentides-Lanaudière et les Cantons de l'Est, il y a les îles de Sorel et le pourtour du lac Saint-Pierre d'une part, et le prolongement du fleuve vers le lac Saint-François, près de Valleyfield, d'autre part. Aux environs de Québec, l'expansion aussi se poursuit. Sur la rive sud du fleuve particulièrement, à l'île d'Orléans, sur les bords du lac Saint-Joseph et du lac Beauport. Dans les régions plus excentriques – le Roberval des années 1900 par exemple, ou encore la

Gaspésie – ce sont plutôt des hôtels de luxe ou des grandes pourvoiries de chasse et de pêche qui sont créés. Mais là comme ailleurs, les chalets ne tarderont pas à se multiplier autour des plans d'eau situés à proximité des agglomérations les plus importantes. Dans l'ouest du Québec, il existe quelques centres qui deviendront des hauts lieux du tourisme: Ville-Marie et ses croisières en bateau à vapeur et, bien sûr, le château Montebello et ses villas, encore très fréquenté aujourd'hui.

Dans ce rapide tour d'horizon de la villégiature au Québec, nous nous sommes arrêtés à l'aspect privé de ce phénomène: la résidence secondaire. Il ne fait pas de doute cependant qu'en plusieurs endroits son implantation s'est faite parallèlement à celle des hôtels de villégiature. Mais, dans l'ensemble, c'est toute l'histoire du tourisme au Québec, histoire qui reste encore à écrire, qui aura été marquée par l'avènement de la villégiature – des grandes villas et hôtels de luxe d'autrefois aux stations touristiques et multiples résidences secondaires d'aujourd'hui.

1. Roger Brière, *Géographie du tourisme au Québec*. Montréal, Université de Montréal, 1967, thèse de doctorat, p. 23.

2. Arthur Buies, *Petites chroniques pour 1877*, Québec, Darveau, 1878, p. 98.

3. Philippe Dubé, *Deux cents ans de villégiature dans Charlevoix*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 103.

4. Jean Raveneau, *Un village de villégiature dans les Cantons de l'Est*: North Hatley, *Cahiers de géographie*, vol. 22, 1967, p. 80.

Marcel Samson est professeur au Département d'études urbaines et touristiques de l'université du Québec à Montréal.